



Dans la glorification du "travail", dans les infatigables discours sur la "bénédition du travail", je vois la même arrière-pensée que dans les louanges adressées aux actes impersonnels et utiles à tous : à savoir la peur de tout ce qui est individuel. Au fond, on sent aujourd'hui, à la vue du travail - on vise toujours sous ce nom le dur labeur du matin au soir -, qu'un tel travail constitue la meilleure des polices, qu'il tient chacun en bride et s'entend à entraver puissamment le développement de la raison, des désirs, du goût de l'indépendance. Car il consume une extraordinaire quantité de force nerveuse et la soustrait à la réflexion, à la méditation, à la rêverie, aux soucis, à l'amour et à la haine, il présente constamment à la vue un but mesquin et assure des satisfactions faciles et régulières. Aussi une société où l'on travaille dur en permanence aura davantage de sécurité : et l'on adore aujourd'hui la sécurité comme la divinité suprême ...

questions indicatives

Fonction des guillemets pour l'expression « bénédiction du travail » ?

Quels sont les différents arguments dont fait état Nietzsche, pour affirmer qu' « un tel travail constitue la meilleure des polices » ?

Quel est le fondement, en dernière analyse, selon Nietzsche, de cette société du « travail » ?

Quelles sont les valeurs qui y sont ainsi subordonnées, voire niées ?

Que pensez-vous de l'analyse de Nietzsche, et notamment de l'analyse du fondement de cette société ?

Fonction des guillemets pour « travailler » ? (Ce texte est extrait d'Aurore, écrit entre 1879 et 1881.)

Qu'est-ce qui (ou qui) est visé par ce texte ?

En quoi ce texte présente-t-il un enjeu philosophique, et n'est pas un essai de sociologue ou d'historien ?

Le travail dont il est question ici, est celui qui n'a pour but que le gain d'argent et les plaisirs qu'on peut acheter (« Un but mesquin... »).

La valorisation du travail gagne-pain a la même origine que les autres discours moraux : la dépréciation et la peur de l'individu. Et de fait, ce travail empêche ce qui est d'ordre strictement personnel. Il signifie « oubli de soi », soumission à un rythme imposé, intégration à une collectivité. Il n'y a plus de temps pour la solitude, pour la méditation personnelle, plus d'énergie pour les passions individuelles.

L'individu, en tant que tel, est dangereux pour la société car il n'a pas pour but l'intérêt général, l'utilité commune, mais seulement lui-même. Il est du plus grand intérêt pour la société que les hommes oublient qu'ils sont des individus, pour se percevoir comme des membres de la société, et le travail est un excellent moyen pour les dépouiller de leur être individuel. Il faut remarquer la spécificité du point de vue de Nietzsche : il ne s'agit pas pour lui de défendre les travailleurs en tant que tels, mais de voir, derrière le travailleur, l'individu.

« Dans la glorification du « travail », dans les infatigables discours sur la « bénédiction du travail », je vois la même arrière-pensée que dans les louanges adressées aux actes impersonnels et utiles à tous : à savoir la peur de tout ce qui est individuel. Au fond, on sent aujourd'hui, à la vue du travail – on vise toujours sous ce nom le dur labeur du matin au soir – qu'un tel travail constitue la meilleure des polices, qu'il tient chacun en bride et s'entend à entraver puissamment le développement de la raison, des désirs, du goût de l'indépendance. Car il consume une extraordinaire quantité de force nerveuse et la soustrait à la réflexion, à la méditation, à la rêverie, aux soucis, à l'amour et à la haine, il présente constamment à la vue un but mesquin et assure des satisfactions faciles et régulières. Ainsi une société où l'on travaille dur en permanence aura davantage de sécurité : et l'on adore aujourd'hui la sécurité comme la divinité suprême. Et puis ! épouvante ! Le « travailleur », justement, est devenu dangereux ! Le monde fourmille d' « individus dangereux » ! Et derrière eux, le danger des dangers – l'individuum. »

Nietzsche, « Aurore », Livre III.

Nietzsche s'interroge ici sur l'origine des déclarations sur la valeur morale du travail, y compris quand il s'agit d'un labeur épuisant. Elles visent, selon lui, à en cacher la véritable fonction répressive.

Le travail dont il est question ici, est celui qui n'a pour but que le gain d'argent et les plaisirs qu'on peut acheter (« un but mesquin... »).

La valorisation du travail gagne-pain a la même origine que les autres discours moraux : la dépréciation et la peur de l'individu. Et de fait, ce travail empêche ce qui est d'ordre strictement personnel. Il signifie « oubli de soi », soumission à un rythme imposé, intégration à une collectivité. Il n'y a plus de temps pour la solitude, pour la méditation personnelle, plus d'énergie pour les passions individuelles.

L'individu, en tant que tel, est dangereux pour la société car il n'a pas pour but l'intérêt général, l'utilité commune, mais seulement lui-même. Il est du plus grand intérêt pour la société que les hommes oublient qu'ils sont des individus, pour se percevoir comme des membres de la société, et le travail est un excellent

moyen pour les dépouiller de leur être individuel. Il faut remarquer la spécificité du point de vue de Nietzsche : il ne s'agit pas pour lui de défendre les travailleurs en tant que tels, mais de voir, derrière le travailleur, l'individu.

Introduction

L'apologie du travail a été stigmatisée par Nietzsche à plusieurs reprises dans son Oeuvre. Déjà dans le *Gai Savoir*, l'auteur nous fait part de la conception moderne du travail, suivant laquelle les hommes travaillent en vue d'abolir l'ennui et surtout en vue d'un but lucratif. Le travail, dès lors, loin de s'atteler au plaisir que recherche l'individu, ne reste qu'un moyen pour lui d'accroître ses gains. Par ailleurs, cet extrait issu d'*Aurore* (L. III) présente l'idée centrale selon laquelle le travail est un instrument supplémentaire de l'Etat pour lui permettre d'assujettir l'individu, en le confondant dans l'illusion de l'utilité sociale. Aussi, Nietzsche souligne cette thèse que le travailleur est contrôlé, qu'il participe par son labeur quotidien à la sécurité volontairement établie par l'Etat. L'enjeu de ce texte est de montrer en quoi une fois de plus le principe d'individualité est mis à l'écart au profit d'une idéologie naissante, celle du capitalisme : « Se trouver un travail pour avoir un salaire : - voilà ce qui rend aujourd'hui presque tous les hommes égaux dans les pays civilisés ; pour eux tous le travail est un moyen et non la fin ; c'est pourquoi ils mettent peu de finesse au choix du travail, pourvu qu'il procure un gain abondant » (*Gai Savoir*, §42). Les deux principaux temps du texte nous permettront d'engager une analyse concernant d'abord la déshumanisation de l'homme par le travail, ainsi que sa part symptomatique en tant que ce qui est chez lui une répression des instincts supérieurs le conforte dans un système sécurisant, système de substitution au regard de l'inquiétante « mort de Dieu ».

I. La déshumanisation par le travail

a. Nietzsche cherche à retracer la généalogie des valeurs prônées par notre civilisation. Il ne condamne pas le travail en général, mais le travail pénible et impersonnel qui, jour après jour, vide l'individu de ses ressources physiques et intellectuelles. On reconnaît bien là une indication à l'étymologie du travail comme effort et comme pénibilité. Cependant, le travail est perçu et conçu comme l'activité par laquelle l'homme devient pleinement humain. Nietzsche s'est attaqué à l'idéologie dominante plaçant l'activité pénible au centre de la vie humaine. Car l'homme a fondamentalement besoin de se détacher de la pure matière. Il ne peut par essence poursuivre indéfiniment un effort tendant à réaliser des fins extérieures, c'est-à-dire des fins qui ne le concernent pas. Dès lors, dans *Humain, trop humain*, Nietzsche invite à voir aussi ce caractère dépassable du travail à travers des activités plus épanouissantes pour l'individu telle que la danse. La glorification du travail est l'outil idéologique permettant de rendre acceptable pour tout un peuple l'exclusivité du travail. On comprend alors que cette glorification exclusive du travail est un moyen de restreindre l'envergure de l'homme.

b. De plus, on constate le masque discursif qui vient freiner l'individu dans la quête de soi. C'est ce discours « sur la bénédiction du travail » qui conditionne en l'homme cette équation simple de type travail=nécessité, et qui pire encore lui interdit d'accéder à ses désirs. On le voit bien, le travail est non seulement conçu comme pénible, mais aussi comme entrave à tout ce qui peut grandir l'homme au-dessus de sa condition « trop humaine ». Ainsi, une société qui ne proposerait comme seul horizon aux individus qui la composent que le travail aurait pour effet de maintenir ces individus dans une condition subalterne d'esclaves de la vie et des besoins. Le travail condamne à demeurer dans le cycle production/consommation, cycle qui demeure nettement en deçà des aspirations nietzschéennes : « un tel travail constitue la meilleure des polices, il tient chacun en bride et s'entend à entraver puissamment le développement de la raison, des désirs, du goût de l'indépendance ». Et au-delà de ce constat, il apparaît pourtant que tout ce procès de conditionnement reflète le procès de la décadence, de l'uniformisation des masses, procès qui en privant l'homme de ses facultés supérieures et créatrices, le rabaisse au simple rang d'animal castré.

II. Une valeur de substitution : « La sécurité de l'emploi »

a. « La glorification du travail » va de pair avec la sacralisation de l'ordre social. Anéanti par son labeur, le travailleur n'a ni idée ni loisir de commettre des infractions ou de se révolter contre l'ordre établi. Pour l'auteur cette apologie du travail, quand elle se place à une échelle politique, est dangereuse car le travail est alors utilisé comme une police. Celui qui travaille est contrôlé : on sait ce qu'il fait à certaines heures, et, d'autre part, l'énergie dépensée lors du travail n'est pas dépensée dans d'autres domaines qui pourraient menacer l'Etat. De fait, le travail « consume une extraordinaire quantité de force nerveuse et la soustrait à la réflexion, à la méditation, à la rêverie, aux soucis, à l'amour et à la haine, il présente constamment à la vue un but mesquin et assure des satisfactions faciles et régulières ». Cette thèse de Nietzsche, aussi surprenante qu'elle puisse apparaître à l'époque, s'est révélée historiquement juste dans certaines situations : dans une forme particulière du stalinisme, le Stakhanovisme, l'individu ne travaille pas que pour le prestige de son Etat. Il est prêt à faire sacrifice de son temps, de son énergie, pour se mettre au service de l'Etat. Ce système nie l'individu ainsi que son droit à la liberté.

b. La sécurité que procure le travail reflète ce côté rassurant que l'homme entretenait lorsqu'il voyait en un Dieu absolument extérieur l'étalon de toutes ses actions. Le travail, nouveau visage de la « divinité suprême », caractérise la perpétuation de la maladie qui ronge l'individu : le refus de la vie. Cette nouvelle idole, ce nouvel opium du peuple après la religion, traduit encore une fois la faiblesse de l'homme, et le

soumet sans peine à l'impossibilité d'exprimer ses tendances fondamentales. En termes nietzschéens, le travail est ici ramené au stade de fausse valeur, de valeur refuge permettant d'être rassuré à bon compte sur le manque d'ambition existentielle dont nous faisons facilement preuve. En restant dans l'ordre des besoins, l'homme ne prend pas d'altitude, au moins ne risque-t-il pas le vertige. Toute société qui n'enseignerait que le travail serait donc une société sans perspective. A travers cette conception ressort donc l'idée que si l'individu a à faire un effort, c'est celui de se connaître lui-même, et non de s'installer dans des catégories qu'on lui impose. L'aliénation que produit le travail est source de cette absence que l'homme entretient vis-à-vis de lui-même. Et si Marx repensera cette méfiance, il faut rappeler pour conclure ce que déjà Hegel disait sur l'aliénation de l'individu par le travail : « Je puis aliéner à un autre, pour un temps déterminé, l'usage de mes aptitudes corporelles et intellectuelles et de mon activité possible, parce que dans cette limite elles ne conservent qu'un rapport extérieur avec la totalité et la généralité de mon être ; mais l'aliénation de tout mon temps réalisé dans le travail et de la totalité de ma production ferait de ce qu'il y a là-dedans de substantiel, c'est-à-dire de mon activité générale et de ma personnalité, la propriété d'autrui » (*Principes de la philosophie du droit*, I, 1, C : « aliénation de la propriété »).

Conclusion

Nietzsche ne s'y trompait pas qui soupçonnait bien que l'insistance avec laquelle on glorifiait la valeur morale du travail était rien moins qu'innocente, mais bien plutôt désireuse de dissimuler sous des discours édifiants une volonté sourde de capter les forces créatrices, de les détourner de leur vocation naturelle (la pensée, le plaisir) pour les investir dans des activités socialement utiles. Sur ce point, il rejoint Freud pour qui la civilisation est « quelque chose d'imposé à une majorité récalcitrante par une minorité ayant compris comment s'approprier les moyens de puissance et de coercition » (*L'avenir d'une illusion*). Cet extrait nietzschéen est bien aussi une forme d'appel à la conscience de l'homme, une volonté de réveiller l'individu de son sommeil idéologique. On présente ainsi, pour terminer, la suite du texte : « Etes-vous complices de la folie actuelle des nations qui ne pensent qu'à produire le plus possible et à s'enrichir le plus possible ? Votre tâche serait de leur présenter l'addition négative : quelles énormes sommes de valeur intérieure sont gaspillées pour une fin aussi extérieure ! Mais qu'est devenue votre valeur intérieure si vous ne savez plus ce que c'est que respirer librement ? Si vous n'avez même pas un minimum de maîtrise de vous-même ? ».

Le travail constitue la meilleure des polices.

C'est dans « Aurore », dans un paragraphe intitulé « les apologistes du travail », que Nietzsche déclare que le travail constitue la meilleure des polices.

On connaît Nietzsche par ses attaques contre la religion et la morale, par son projet de création de nouvelles valeurs, mais on oublie souvent sa critique de la société de son temps, société du commerce, du travail, de ce l'on nommera « culture de masse ». Dans une optique strictement opposée au socialisme, méprisé par Nietzsche, il s'agit d'une dénonciation en règle du nivellement des valeurs, de la promotion de la médiocrité.

« Dans la glorification du travail, dans les infatigables discours sur la 'bénédiction du travail', je vois la même arrière-pensée que dans les louanges adressées aux actes impersonnels et utiles à tous : à savoir la peur de tout ce qui est individuel [...] on vise toujours sous ce nom le dur labeur du matin au soir - qu'un tel travail constitue la meilleure des polices. »

NIETZSCHE comprend la société de son temps (mais la nôtre correspond à ses analyses) comme celle du culte de l'activité, du travail, du commerce. Derrière cette boulimie d'activité se cache toujours le même but : la sécurité « et l'on adore aujourd'hui la sécurité comme la divinité suprême ».

Or le danger, pour la foule, réside toujours dans l'individualité. Le travail et son culte imposent une fatigue telle, une dépense d'énergie, si immense, que toute cette force est soustraite « à la réflexion, à la méditation, à la rêverie, aux soucis, à l'amour, à la haine, il présence constamment à la vue un but mesquin et assure des satisfactions faciles et régulières. »

La sécurité, c'est la routine et le nivellement. Le gaspillage des forces à des buts mesquins au lieu d'une pensée du risque. Le monde moderne est l'anti « il faut vivre dangereusement ». Le travail et le commerce imposent le manque de distinction entre les choses, les activités et les valeurs, l'incapacité à s'affirmer par soi-même et la nécessité de tout juger selon autrui. Or tout cela signifie refuser l'individu, l'individualité, tout ce qui est grand ou seulement soi-même.

« On assiste aujourd'hui [...] à l'apparition de la culture d'une société dont le commerce constitue l'âme tout autant que la rivalité individuelle chez les anciens Grecs et que la guerre, la victoire et le droit chez les Romains. »

Les sociétés antiques étaient des sociétés antagonistes, polémiques, où l'on se battait pour s'affirmer, se faire valoir comme individualité. Le monde moderne est un monde de commerçants et de travailleurs.

Le commerçant est celui qui taxe « d'après les besoins du consommateur, non d'après ses propres besoins les plus personnels ». Cela est d'autant plus dramatique que ce type d'estimation est appliqué à l'art et aux sciences, à la politique. « A propos de tout ce qui se crée, il s'informe de l'offre et de la demande, afin de fixer pour lui-même la valeur d'une chose. » C'est abaisser toute création au rang de marchandise, tout fruit de la culture à celui d'objet de vente, toute réussite d'un individu à une valeur d'échange.

Le travailleur est celui qui s'abêtit en gaspillant ses forces au lieu de se former lui-même, de devenir une œuvre. Dès « Aurore », NIETZSCHE voyait le modèle de la société moderne dans la culture américaine, une

non-culture en vérité, une « sauvagerie » dans l'aspiration à l'or et la frénésie au travail. Les textes sont on ne peut plus explicites et scandent la mort de la haute culture, de l'individu, de la méditation et de l'art.

« On a maintenant honte du repos et on éprouverait presque un remords à méditer [...] Car la vie, devenue chasse au gain, oblige l'esprit à s'épuiser sans trêve au jeu de dissimuler, duper [...] la véritable vertu consiste maintenant à faire une chose plus vite qu'une autre [...] le goût de la joie s'appelle déjà 'besoin de repos'. » (« Gai Savoir », §329).

Le culte du travail et la valorisation de l'argent imposent une activité continuelle : on se détermine face à autrui en s'oubliant, et le loisir ne peut plus être ce qu'il signifiait pour les Grecs, « le temps libre », mais seulement l'indice de la nécessité du repos. Nul rapport véritable à soi-même et encore moins aux autres n'est possible dans une telle société.

Cette société est régie par la nécessité, cad par l'absence de distinction et de reconnaissance. « On veut vivre et l'on doit se vendre, mais on méprise celui qui exploite cette situation inévitable et qui achète l'ouvrier. »

Mais elle est surtout une incompréhension de ce qu'est le travail véritable, cad celui par lequel on se forme. Pour les hommes modernes « le travail leur est un moyen, il a cessé d'être un but en lui-même ; aussi sont-ils peu difficiles dans leur choix, pourvu qu'ils aient de gros bénéfices [...] Chasser l'ennui à tout prix est vulgaire, comme de travailler sans plaisir ».

L'individu, par opposition à l'homme de la masse, est celui qui travaille par plaisir, cad qui peut s'imposer la plus dure, la plus pénible des activités, pourvu qu'elle représente une valeur à ses yeux, et qui refusera de travailler, quelle que soit la pression sociale, si la tâche à effectuer est indigne. C'est celui qui sait endurer et travail et ennui pour leur valeur intrinsèque. L'homme du commun ne travaille que pour le gain, et refuse l'ennui ; sa vertu consiste non dans l'éducation de soi-même, mais dans l'affairisme.

Que la société moderne, celle des marchands et des travailleurs, interdise toute culture véritable, cela se montre à ce que devient l'art pour elle. L'art n'a plus comme fonction que de tromper l'ennui ou de plonger dans l'ivresse.

« Les autres au contraire souffrent d'un appauvrissement de cette vie, ils demandent à l'art et à la connaissance le repos, le silence, la mer d'huile, l'oubli de soi, ou à l'autre pôle, l'ivresse, les frénésies, l'étourdissement et la folie. » (« Gai savoir », §370).

Le constat de Nietzsche est assez désolant et anticipe sur ce que l'on nommera « société de masse », qui est essentiellement une société indifférenciée. Les activités y sont régies par la nécessité. Les œuvres y sont évaluées comme des marchandises. Le repos nécessaire à la méditation y est interdit. Toute individualité est noyée dans l'anonymat du consommateur. Ceux-là mêmes qui exploitent, en tant qu'ils ne sont pas des chefs mais des marchands, sont méprisés. L'art devient un divertissement.

En ce sens, si le danger vient toujours des individus, la société moderne a su créer la sécurité par un idéal égalitaire, dont « le travail constitue la meilleure des polices ».

A la suite de cette analyse, Nietzsche n'optera pas pour une solution de type socialiste, et rien n'est plus opposé aux thèses de Nietzsche que la position de Marx. Pour Nietzsche le socialisme pactise avec le « nihilisme » : il participe de la même idéologie égalitaire qui interdit aux distinctions de se faire jour, aux fortes individualités d'accomplir leurs œuvres. En un sens, Nietzsche reste proche des modèles grecs et romains, cad de sociétés inégalitaires où la possibilité d'affirmation et de formation de soi-même des uns est corrélative de l'exploitation des autres. Nietzsche se réclame d'une « morale » aristocratique, même si l'aristocratie ici est celle de l'esprit.

« Le besoin nous contraint au travail dont le produit apaise le besoin : le réveil toujours nouveau des besoins nous habitue au travail. Mais dans les pauses où les besoins sont apaisés et, pour ainsi dire, endormis, l'ennui vient nous surprendre. Qu'est-ce à dire ? C'est l'habitude du travail en général qui se fait à présent sentir comme un besoin nouveau, adventice : il sera d'autant plus fort que l'on est plus fort habitué à travailler, peut-être même que l'on a souffert plus fort des besoins. Pour échapper à l'ennui, l'homme travaille au-delà de la mesure de ses propres besoins ou il invente le jeu, cad le travail qui ne doit apaiser aucun autre besoin que celui du travail en général. Celui qui est saoul du jeu et qui n'a point, par de nouveaux besoins, de raison de travailler, celui-là est pris parfois du désir d'un troisième état, qui serait au jeu ce que planer est à danser, ce que danser est à marcher, d'un mouvement bienheureux et paisible : c'est la vision de bonheur des artistes et des philosophes. »

Nietzsche, « Humain, trop humain », §611).

A la question –apparemment provocatrice– de savoir si nous avons réellement besoin de travailler, Nietzsche répond par l'image d'un cercle vicieux qui nous mène indéfiniment, selon une régression à l'infini, du travail au besoin et du besoin au travail. C'est ce qu'exprime le premier temps du texte, qui est implicitement centré autour d'une mise en cause de la notion de besoin. Dénonçant l'illusion abstraite du besoin naturel qu'il faut bien combler par le travail, Nietzsche soupçonne le besoin d'être un résultat : l'habitude du travail produit le besoin du travail, qui répond donc à un besoin culturel (« nouveau », « adventice ») et non plus naturel. C'est culturellement que nous avons besoin de travailler, besoin qui envahit même ce qui n'est pas le travail. Aussi, dans un second temps, Nietzsche repère-t-il jusque dans notre attitude de « loisir » des traces d'une attitude qu'on croirait réservé au travail. Sans travail, nous nous ennuyons, de cet ennui métaphysique (et dont l'accent est assez pascalien) qui témoigne de ce que le travail est rentabilisation, organisation machinale porteuse de repères. L'exemple du jeu, ce travail sans travail, est bien significatif : il n'y a finalement rien de plus sérieux qu'un jeu aux règles duquel nous sommes souvent plus attachés qu'aux lois

elles-mêmes. Bref : le travail social exporte son « esprit de sérieux ».

A cet esprit de sérieux, Nietzsche oppose dans le dernier temps du texte sa vision des natures artistes et créatrices. Il s'agit de ceux qui ne font plus du jeu quelque chose de sérieux, mais l'expression même de la vie. Quand il dit de cet état qu'il est ce que planer est à danser, il faut comprendre cette analogie comme l'expression d'un dépassement, d'une libre fantaisie. Le grief que fait Nietzsche à l'esprit de sérieux, à la surenchère culturelle du travail est l'oubli de la Vie, qui est la valeur centrale de la pensée de Nietzsche. A l'esprit de sérieux (premier état) et au jeu (second état) qui est en apparence le prototype de son contraire, alors qu'il en est en réalité le prolongement le plus insidieux, Nietzsche oppose ce « troisième état », qui, débarrassé des faux besoins, se veut une pure célébration de la Vie.

Qui était Nietzsche ?

NIETZSCHE (Friedrich-Wilhelm). Né à Rocken en 1844, mort à Weimar en 1900.

Il fit ses études à l'école de Pforta, puis, renonçant à la carrière ecclésiastique, il les termina aux Universités de Bonn et de Leipzig. La lecture de Schopenhauer et la rencontre avec Wagner sont les événements capitaux de cette période. En 1868, Nietzsche est nommé professeur de philologie grecque à l'Université de Bâle ; il conserva ce poste jusqu'en 1878, date à laquelle il fut mis en congé définitif pour raisons de santé. Commence alors la série des voyages de Nietzsche en Italie : Gênes, l'Engadine, Rapallo, Nice, la Sicile, Rome, Venise, lisant Empédocle, jouant Chopin et Rossini. Il découvre Stendhal et Bizet. Il passe les mois d'été à Sils-Maria, dans une petite chambre, face à la montagne. C'est à Turin, en janvier 1889, qu'il fut terrassé dans la rue par une crise de démence, probablement d'origine syphilitique, et qui se termina par la paralysie générale. Ramené à Bâle, Nietzsche dut être interné quelque temps dans une maison de santé ; puis, sa soeur l'accueillit auprès d'elle, à Weimar, où il mourut le 25 août 1900. La philosophie de Nietzsche se caractérise par un amour passionné de la vie. Ses premiers écrits concernent l'Art ; reprenant la terminologie de Schopenhauer, volonté et représentation, Nietzsche distingue l'art dionysien (musique) : c'est l'exaltation tragique de la vie, l'état où l'homme a tendance à se confondre dans le monde ; et l'art apollinien (arts plastiques) : le principe apollinien est le principe contemplatif. Le rêve apollinien s'oppose à l'ivresse dionysiaque. C'est dans le drame wagnérien que Nietzsche voit la réconciliation de ces deux principes. Nietzsche fait la critique de la Connaissance et de l'Histoire. Si la durée du monde n'a pas de terme, la nature cosmique et humaine, cependant, ne varie pas, et les combinaisons qui constituent le monde sont limitées. La vie que nous vivons, nous devons la revivre plusieurs fois. La doctrine nietzschéenne de l'éternité est un éternel retour de l'identique, qui surmonte la temporalité du temps. Midi est l'instant éternel où le temps, arrêté, devient éternité. Nietzsche a toujours eu la nostalgie du soleil, de la Méditerranée, de la Grèce. Après sa brouille avec Wagner, c'est Bizet qui lui semble le plus grand musicien. Les pages cruelles qu'il a écrites contre les Allemands, les pages enthousiastes sur la civilisation juive, peuvent expliquer que Nietzsche n'ait pas exercé une grande influence, ni philosophique, ni littéraire, sur les Anglo-Saxons. Brandès et d'Annunzio furent les premiers à saisir l'importance de la pensée de Nietzsche. Il faut accepter joyeusement la vie, et la volonté et l'imagination permettent seules d'échapper au pessimisme schopenhauerien, qui a profondément marqué Nietzsche. L'homme doit donner éternité à l'instant, saisir à la fois le passé et le futur, supratemporellement et surhumainement. La tentative de Nietzsche fut d'enseigner « une nouvelle éternité ». L'homme doit se transformer en un être supérieur : le Surhomme (Übermensch). Les valeurs vitales, force de la volonté et de la pensée, intensité de la vie, sont exaltées aux dépens des valeurs de la connaissance. La pitié et la résignation chrétiennes deviennent de fausses valeurs ; la volonté de puissance est la base de la nouvelle éthique. Le national-socialisme s'est emparé, en la déformant, de la pensée de Nietzsche. Le philosophe de Sils-Maria fut surtout moraliste et poète. Ses livres sont, le plus souvent, une suite d'aphorismes ou de paragraphes ayant chacun un titre. Le style est fulgurant. Nietzsche a dit lui-même qu'il brûlait « au feu de sa propre pensée », et qu'il n'écrivait plus avec des mots, « mais avec des éclairs ». L'influence de Nietzsche fut et demeure considérable. Heidegger voit en sa pensée l'achèvement logique de toute la métaphysique occidentale.